

# Des identités sans clichés. Une enquête photographique sur les populations roms

**Mathilde Buliard**

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2023/2 n° 1341**, PAGES 124 À 129

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

Date de mise en ligne : 06/07/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2023-2-page-124?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Des identités sans clichés. Une enquête photographique sur les populations roms

Mathilde Buliard

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/15420>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.15420](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15420)

ISSN : 2262-3353

**Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2023

Pagination : 124-129

ISSN : 1142-852X

Distribution électronique Cairn



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

**Référence électronique**

Mathilde Buliard, « Des identités sans clichés. Une enquête photographique sur les populations roms », *Hommes & migrations* [En ligne], 1341 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2023, consulté le 04 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/15420> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15420>

---

Tous droits réservés

## PHOTOGRAPHIE

# Des identités sans clichés

Une enquête photographique sur les populations roms

**Mathilde Buliard**, doctorante en littérature française, université Bordeaux Montaigne.

**Le photographe Jean-François Joly mène depuis 1997 une enquête photographique au long cours sur les populations roms en Europe. La série de photographies intitulée « D'Est en Ouest. L'immigration Rom », acquise par le Musée national de l'histoire de l'immigration, est composée de portraits réalisés dans les zones périurbaines de Paris et Lyon, dans lesquels le photographe s'emploie à renverser les stéréotypes attachés aux Roms.**

**L**e travail de Jean-François Joly manifeste de bout en bout un intérêt pour les logiques d'exclusion, que celles-ci soient liées à la pauvreté, à la situation sociale, à l'absence de domicile ou encore à la maladie. Dans la continuité de cette dynamique, le photographe mène depuis 1997 un projet autour des Roms, plus grande minorité transnationale européenne rassemblant des individus constamment isolés, relégués et marginalisés. Son entreprise l'a conduit, depuis désormais plus de vingt-cinq ans, à la rencontre de populations roms aux quatre coins de l'Europe, pour photographier celles et ceux qui demeurent bien souvent assignés dans des zones urbaines insalubres et délaissées et dont on détourne consciemment le regard.

La série de photographies appartenant aux collections du Musée national de l'histoire de l'immigration, intitulée « D'Est en Ouest. L'immigration rom », fait partie de ce vaste projet. Si le travail de Joly ne se concentre pas exclusivement sur la France, les photographies en question ont été prises à Gerland (69), Villetaneuse et Aubervilliers (93), dans trois villes situées dans les zones périurbaines de deux des plus grandes villes de France (Lyon et Paris).

La série est constituée d'un ensemble de portraits aux cadrages divers (en pied, portrait américain, plan taille) mais présentant des caractéristiques communes. Toutes les photographies sont en effet réalisées en noir et blanc et donnent à voir des modèles qui regardent tous directement et fixement l'objectif, induisant un jeu de spécularité où l'on finit par se demander qui observe qui. Situées systématiquement au premier plan de l'image, les personnes photographiées – de genre et d'âge variés – sont, sans ambiguïté, le seul et unique sujet des clichés : l'arrière-plan, constitué le plus souvent de leur lieu de vie, est flou et indistinct.



► **Mujesera, 13 ans et Angela, 15 mois. Gerland, 2001.**

Arrivée avec toute sa famille de Sarajevo depuis quelques mois, Mujesera s'occupe beaucoup de sa petite sœur afin de soulager sa maman. "J'aimerais bien aller à l'école pour pouvoir lire et écrire comme tout le monde ici. J'ai encore beaucoup à apprendre, mais j'ai 6 frères et sœurs alors je ne sais pas si ça sera possible un jour."

© Jean-François Joly /EPPPD-MNHI

## Un projet documentaire sur les Roms

Si les photographies de la série de la collection du musée datent de 2001 pour celles réalisées à Gerland, et de 2004 pour les clichés capturés à Ville-taneuse et à Aubervilliers, le projet de Joly s'étale en amont et en aval de ces deux dates. En effet, son entreprise photographique débute en 1997, date à laquelle le photographe obtient une bourse du Luxembourg destinée à l'accompagner dans son projet en Roumanie, et se poursuit par diverses réalisations au Kosovo, en Macédoine puis en région parisienne. Implanté dans différentes zones géographiques, le travail de Joly est aussi polymorphe, pouvant tout aussi bien relever du reportage que d'une forme de militantisme plus engagé, notamment lorsqu'il travaille avec l'association Perou (Pôle d'exploitation des ressources urbaines), période au cours de laquelle il réalise des photographies pour les *curricula vitae* des Roms qu'il côtoie.

Ainsi, loin de vouloir proposer une image fixe et unique des populations roms, Joly s'attache à en dresser un portrait kaléidoscopique qui prend en compte la variété des situations géographiques et sociales, ainsi que l'évolution de la conjoncture historique et politique, facteurs qui modifient nécessairement leurs conditions d'existence.

L'ensemble photographique ainsi produit par Joly se dote d'une fonction documentaire comme l'exprime le photographe, détaillant la fonction qu'il attribue à son travail : celle « *d'inventorier les réalités humaines et de constituer les archives de demain*<sup>1</sup> ». Cette approche entre en parfaite résonance avec la définition que l'artiste américaine Martha Rosler donne de la photographie document, comme une réalisation qui se reçoit en deux temps : d'abord au présent où l'image témoigne de l'événement qui lui est contemporain, ensuite au futur où l'archive est redécouverte<sup>2</sup>. Une telle conception du travail photographique implique alors que l'adjectif « documentaire » vienne moins désigner une pratique particulière ou un style singulier qu'informer sur le statut que l'on accorde au document : la notion de vérité y est en effet centrale, tout comme le regard critique que l'image entend porter sur le monde et son agentivité potentielle sur le réel. Si la volonté de comprendre et d'expliquer, et l'ambition de mobiliser les récepteur.ices grâce à ses clichés sont partagées par Joly et rapprochent ainsi son travail de la tradition de la photographie documentaire, la prétention de pouvoir, par l'acte photographique, faire évoluer le monde n'est pas revendiquée par le photographe, position l'affiliant plutôt aux nouvelles enquêtes photographiques contemporaines.

## Une enquête photographique

Le travail de Joly est en effet tout à fait caractéristique d'un nouveau courant qui traverse depuis maintenant quelques années le champ photographique,

1. Marie Poinot, Anne Volery, « Regards photographique sur les populations roms. Entretien avec Jean-François Joly », in *Hommes & Migrations*, n° 1321, 2018, pp. 108-111.

2. Martha Rosler, « Pensées au cœur, autour et au-delà de la photographie documentaire », in Elvan Zabunyan, Valérie Mavridorakis, David Perreau (dir.), *Martha Rosler sur/sous le pavé*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 174.

courant notamment repéré par Danièle Méaux<sup>3</sup>. Cette nouvelle forme de photographie documentaire se caractérise par la volonté de dévoiler des pans du réel jusqu'alors invisibilisés. Si cette ambition photographique n'est pas nouvelle, les moyens mis en place pour y parvenir le sont : les photographes mènent une enquête, engageant leur présence sur le terrain sur une longue période ; ces enquêtes photographiques se caractérisent par une nouvelle prise en compte de la parole d'autrui ; les projets sont marqués par une attention aux sujets quotidiens et vernaculaires.

Par sa présence continue et répétée sur le terrain depuis de nombreuses années, par sa volonté de renouveler le regard porté sur ces populations roms marginalisées et, enfin, par le parti pris de se détacher des représentations spectaculaires pour fournir des clichés simples, Joly participe de ce nouveau courant photographique. C'est enfin, comme évoqué plus haut, la posture qu'il adopte vis-à-vis de son travail qui le rapproche de ces réalisations : loin de revendiquer le potentiel révolutionnaire de ses photographies, Joly embrasse une position plus précautionneuse, soucieuse des logiques de pouvoir inhérente à son travail. Cette posture est sensible dans sa manière d'appréhender son enquête. Il souligne à plusieurs reprises dans des entretiens qu'au cours de son travail d'observation, il ne vit pas en immersion avec les Roms, manière pour lui de ne pas faire croire aux personnes dont il partage la vie durant quelques semaines qu'il épouse leur sort : « *Je préfère garder une forme de distance qui est aussi une façon de les respecter*<sup>4</sup>. » Ensuite, on observe des dispositions similaires dans sa manière de présenter son travail, dans la mesure où il n'assimile jamais ses réalisations à des moyens de changer radicalement la réalité qu'il entend représenter, rejetant la position de certains de ses confrères faisant « *croire aux gens que le fait de s'intéresser à eux va changer leur vie*<sup>5</sup> ».

## Un projet politique

Si Joly n'assigne pas à son travail des ambitions démesurées, ce dernier n'est pas pour autant dénué de volonté militante. Politique, son projet l'est d'abord en raison du lien que le photographe établit explicitement entre l'actualité et le déclenchement de son travail. La date d'amorce de son projet – 1997 – correspond en effet à une période d'intenses réflexions autour de la construction européenne : le traité de Maastricht est signé en 1992, celui d'Amsterdam en 1997. Pourtant, à l'époque, le photographe s'étonne que ce processus de raffermissement des liens entre les pays européens n'intègre aucune considération sur les Roms, qui constituent pourtant la première minorité transnationale européenne, essaimée sur l'ensemble du territoire de cette union en cours de construction. Comment forger une communauté de nations en laissant de côté – dans les discours comme dans les dispositions – sept à huit millions de

3. Danièle Méaux, *Enquêtes. Nouvelles formes de photographie documentaire*, Trézélan, Filigranes éd., 2019.

4. Entretien avec Jean-François Joly, « Terres d'Exil : les Roms sous le regard de Jean-François Joly », in *Réponses Photo*, 8 avril 2016. Url : <https://www.reponsesphoto.fr/culture/terres-dexil-les-roms-sous-le-regard-de-jean-francois-joly-26657.html>.

5. *Ibid.*

personnes ? En vue de combler les lacunes de nos connaissances en la matière et de produire des documents attestant d'une réalité, Joly se donne alors comme mission d'aller à la rencontre de ces populations à travers l'Europe et d'informer sur leurs conditions de vie.

Brillant par son absence dans les années 1990, le sujet des Roms était cependant brûlant d'actualité lorsque Joly initie sa démarche. Bien que plus présente dans les médias et assumée par des chercheur·euses de disciplines variées, cette problématique reste encore aujourd'hui éminemment politique et souvent laissée pour compte. C'est notamment ce que pointent les travaux de William Acker<sup>6</sup>. Après avoir éclairci des questions lexicales – l'auteur expliquant dans son ouvrage les superpositions systématiques dans les discours entre des catégories administratives (gens du voyage) et ethniques (Rom) –, le chercheur met en lumière ce que cette ignorance sémantique révèle de notre méconnaissance globale de ces populations. Méconnues jusque dans les mots employés pour les désigner, celles-ci sont pourtant soumises à des clichés historiques, violents et brutaux. Pillards, meurtriers et propagateurs d'épidémie, les Roms seraient, dans l'esprit de la majorité des Français, avant tout des étrangers, lorsque les gens du voyage seraient quant à eux de nationalité française. Outre la distance évidente que William Acker prend avec ces stéréotypes éculés, il démontre qu'une telle distinction est tout simplement incorrecte : certains Roms, contrairement aux idées reçues, peuvent être français. L'auteur souligne par ailleurs l'absence de productions chiffrées sur les conditions d'accueil de ces populations, preuve – s'il en faut – de l'absence d'intérêt nourri à leur sujet. Il se lance alors dans un travail de recensement, département par département, des différentes aires d'accueil. Cet inventaire ne se limite pas à une simple opération de dénombrement mais procède à une démarche critique : ce travail établit le caractère systémique des localisations des aires d'accueil à l'écart et dans des zones particulièrement inadaptées aux êtres humains. De ce travail, William Acker tire des statistiques accablantes : sur les 1 358 aires répertoriées, 70 % sont isolées spatialement de la ville à laquelle elles sont rattachées (loin des zones habitables, situées aux frontières communales ou dans des zones industrielles ou commerciales) et 52 % sont exposées à des pollutions, environnementales ou industrielles (proximité avec une déchèterie, une station d'épuration, une autoroute, un aéroport, une installation électrique...).

Une fois ces données posées, la portée politique du projet de Joly est plus facile à appréhender : les portraits de face qu'il réalise dans la série obligent le spectateur à regarder en face une réalité que les conditions d'accueil des Roms ne lui permettent pas de voir ou dont il détourne volontairement le regard. De même, la focalisation sur les visages et le corps de ces Roms – l'arrière-plan restant flou et indéterminé – résonne autrement lorsque l'on a connaissance des assignations à résidence cachées que constituent souvent les aires d'accueil. Pour des populations constamment reléguées dans des zones insalubres, polluées et éloignées des regards et souvent réduites à leur lieu d'habitation

6. William Acker, *Où sont les « gens du voyage » ? Inventaire critique des aires d'accueil*, Rennes, Éditions du commun, 2021.

entouré de clichés tenaces, le choix photographique de diriger l'objectif vers leur visage en brouillant leur cadre de vie relève d'un choix politique de renouvellement des codes de représentation.

## Renverser les stéréotypes des images sur les Roms

Peu prises en compte dans les discours et les décisions politiques, les populations roms sont pourtant soumises à des clichés vivaces. L'ignorance qui les suscite, ainsi que leur ancienneté en font des images résistantes à toute forme de contre-discours. C'est aussi sur l'historicité de ces clichés qu'Acker se penche dans son travail évoqué plus haut. Il souligne que la question de la mobilité de celles et de ceux que l'on appelait alors des « Bohémiens » devient suspecte dès le XIX<sup>e</sup> siècle et que ces suspicions conduisent, dès 1795, à la création d'un passeport intérieur, premier d'une longue série de documents destinés à contrôler les déplacements des nomades. Ces procédures finissent par aboutir à l'adoption du carnet anthropométrique, document administratif dont toute personne nomade doit être munie à partir de 1912. Dans ce carnet, figure une photographie de son détenteur permettant de l'identifier, ainsi que l'historique de ces déplacements, en vue de les surveiller. Les nomades sont ainsi les premiers à devoir détenir une carte d'identité, la photographie – entre autres moyens – étant alors conçue comme un outil de contrôle et de surveillance.

Dans cette série, Joly renverse radicalement l'usage du portrait tel qu'il était pratiqué et vécu chez les populations nomades : loin de constituer une obligation légale, il est réalisé avec l'accord de la personne photographiée ; loin de consister en un outil de contrôle, la photographie est ici conçue comme un outil de connaissance.

Outil de contrôle, les images ont aussi été dans l'histoire des Roms de puissants vecteurs de stéréotypes sur ces populations, comme l'explorait d'ailleurs déjà en 2018 l'exposition *Monde tsigane. La fabrique des images* au Musée national de l'histoire de l'immigration. Tout autant objets de soupçons que de fascination, les Roms ont historiquement été mis au ban de nos sociétés et l'image photographique a participé aux deux pôles de cette représentation stéréotypée, s'érigeant tantôt en instrument de surveillance, tantôt en relais de représentations exotisantes et intrigantes. Joly prend l'exact contre-pied de ces dernières, produisant, dans le cadre de cette série, des images qui brisent nos clichés tout en renouvelant notre perception de ces populations. En effet, loin de vouloir livrer une image lisse et uniforme des Roms, ce que les clichés et discours du passé n'avaient de cesse d'essayer, Joly photographie des sujets aux profils variés – des hommes et des femmes, du nourrisson au vieil homme –, selon des techniques de cadrage diverses – la série est constituée de portraits en pied, de portraits américains et de plans taille – et selon des modalités différentes – seul, entre amis ou en famille. La diversité des profils photographiés nous renvoie ainsi à l'ignorance qui se cache derrière les stéréotypes qui réduisent une réalité complexe à une simplicité plus arrangeante. ■



► Toni, 4 ans. Gerland, 2001.

D'une fratrie de 7 enfants, Toni est arrivé depuis peu de Bosnie-Herzégovine. Comme tous les enfants roms, Toni n'a que l'espace du campement pour s'amuser. Ses parents espèrent pouvoir le scolariser dès que possible aidé en cela par des associations locales.



► Slavco, 40 ans. Gerland, 2001.

Originaire de Podgorica au Monténégro, Slavco est arrivé tout récemment en France après avoir transité par l'Italie. "Je ne suis resté que 2 ans là-bas car les Italiens étaient trop racistes envers nous. Enfin, je veux dire l'état italien parce que les gens qu'ils soient italiens, monténégrins ou russes ils sont toujours sur la ligne de leurs dirigeants politiques. Il ne m'était donc pas possible de rester vivre en Italie, j'ai donc décidé d'aller ailleurs et comme j'avais de la famille en France (en région parisienne) je suis ici, mais ça pourrait être partout ailleurs du moment où on me laisse vivre en paix"



► Sorin, Câlin et Cipri. Aubervilliers, 2004.

Ne voyant aucun avenir en Roumanie, ces trois amis originaires de Bihor, ont décidé d'émigrer en France pour rejoindre des membres de leurs familles installés en région parisienne depuis la fin des années 90. "Bien sûr que c'est difficile ici mais beaucoup moins qu'en Roumanie. Ici il y a de l'argent à faire si on travaille. En Roumanie, on a aucune chance de trouver quoi que ce soit comme travail." Agés d'une vingtaine d'années ils espèrent pouvoir trouver les moyens de rester vivre en France. Le terrain sur lequel ils ont construit leur baraque, faite de tôles et de planches, accueille un peu plus de 40 familles toutes issues du nord-ouest de la Roumanie.



► Locin, 70 ans. Villetaneuse, 2004.

Accompagné de son épouse, Locin est arrivé il y a 3 mois d'Arad à l'ouest de la Roumanie. Ils sont venus rejoindre des membres de leur famille installés en région parisienne depuis plusieurs années. "Pour vivre nous n'avions pas d'autre choix que venir ici. Nos enfants et petits-enfants vivent ici depuis longtemps. Nous n'avions plus rien pour vivre là-bas et bien trop vieux pour faire quoi que ce soit ! La France est notre dernier voyage."



► Nelu, 53 ans. Aubervilliers, 2004.

Originaire de Târgu Mures, au centre de la Transylvanie en Roumanie, il est arrivé en 2002 en région parisienne avec d'autres membres de sa famille. Comme les autres hommes de sa communauté, il récupère des métaux et d'autres matériaux recyclables dans les poubelles des quartiers d'Aubervilliers et de ses environs.

"Cela fait quelques euros mais c'est toujours ça.

Il ne faut pas compter ses heures mais on a autre chose à penser. Survivre ici ou là-bas (en Roumanie) ce n'est pas la même chose car ici on a l'espoir de s'en sortir alors que là-bas c'est sans issue !"



► Traian, 50 ans. Villetaneuse, 2004.

Originaire d'Arad, en Transylvanie à l'ouest de la Roumanie, Traian est arrivé depuis 4 mois en région parisienne. En Roumanie il ne pouvait plus subvenir aux besoins de sa famille. "qu'est-ce que je pouvais faire ? Laisser ma famille vivre comme des clochards avec à peine de quoi manger ? Un jour j'ai réuni ma famille et leur ai dit que nous allions tous partir pour la France que là-bas je pourrai jouer dans le métro et gagner 100 fois plus qu'ici !" Traian part très tôt chaque matin retrouver 2 autres compatriotes pour gagner de quoi vivre dans le métro parisien à jouer 2 ou 3 airs de musique traditionnelle des Balkans. "C'est beaucoup plus dur que ce que j'espérais mais au moins, ici, nous ne sommes pas des clochards !"



► Dolari, 14 ans et Vali, 18 ans. Villeteuse, 2004.  
Dolari est originaire de Cluj-Napoca au nord-ouest de la Roumanie. Il est en France depuis 2 ans. Vali est originaire de Arad à l'ouest de la Roumanie. Il est en France depuis 2 mois. Ils se sont rencontrés dans ce squat, une ancienne PME, occupé depuis 4 ou 5 ans par des roms. Pour l'un comme pour l'autre il était hors de question de rester vivre en Roumanie. "No future ! Que pouvait-on espérer comme vie ou, même pour les roumains, les vrais, il n'y a rien à faire. Pourquoi on n'aurait pas le droit de venir vivre ici plutôt que de mourir de faim là-bas ?" Comme la plupart des jeunes roms, Dolari et Vali font tout leur possible pour soigner leur apparence et leur tenue vestimentaire afin de mieux se fondre dans la population locale



► Florica, 21 ans et son fils Isac, 4 ans. Aubervilliers, 2004.  
Originaire de Curtici à l'ouest de la Roumanie Florica et son mari sont arrivés avec d'autres membres de sa famille en France en 2002. Elle ne peut s'imaginer retourner en Roumanie, "là-bas, on est moins que des chiens !". Mère de 2 enfants, Florica attend son troisième. "Fille ou garçon, il sera français !" Bien qu'enceinte elle accompagne tant qu'il lui est possible son mari ramasser des métaux et objets dans les poubelles dans un rayon de plus en plus grand tant il est difficile de récupérer de quoi survivre au quotidien.



► **Marita, 58 ans. Villetaneuse, 2004.**

Originaire de Tandarei, au sud-est de la Roumanie, Marita est arrivée il y a 2 ans en région parisienne. Elle fait la manche et les poubelles, comme beaucoup de femmes roms, pour trouver de quoi aider sa famille à survivre depuis qu'elle est arrivée. "Ici (en banlieue) on voit bien que les gens ne sont pas très riches, ce n'est pas comme à Paris, mais ils sont moins durs envers nous. Lorsque je suis dans le RER ou dans le métro c'est complètement différent, les gens ne sont pas les mêmes." Marita gagne entre 3 et 6 euros par jour pour 6 à 10 heures à faire la manche, ce qui lui rapporte bien plus que de faire les poubelles à la recherche de matériaux à recycler.



► **Sonia, 33 ans et l'une de ses filles. Villetaneuse, 2004.**

Originaire de Tandarei au sud-est de la Roumanie, elle est arrivée en France en 1999. Comme les autres femmes de sa communauté elle fait la manche et les poubelles pour survivre. "Faire la manche toute la journée est très fatigant, surtout avec l'enfant dans les bras mais ce n'est pas ça le plus dur. Le plus difficile c'est de supporter le regard des gens dans le métro. Certains s'écartent comme si on avait des puces ou la peste."



► Rosa, 14 ans. Gerland, 2001.

Arrivée avec toute sa famille de Sarajevo depuis quelques mois, Rosa a beaucoup d'espoir. "Cette fois j'espère qu'on sera bien ici, que mes parents pourront travailler et gagner de l'argent pour vivre comme tout le monde. En Bosnie, c'était trop horrible, on n'avait rien. Lorsque nous sommes arrivés nous étions habillés comme des clochards, mes parents faisaient les poubelles pour trouver de quoi manger. Regarde, maintenant des associations nous aident pour la nourriture et les vêtements. On est plus des clochards et bientôt mes parents pourront travailler." Comme beaucoup d'adolescents, Rosa veut sortir des ghettos roms dans lesquels depuis des décennies leurs parents ont été relégués.